



Par Bernard Chambaz

Grenoble en avril

Bernard Chambaz est auteur d'une œuvre diverse, marquée par le deuil mais aussi la soif de voyages, l'amour du vélo, la passion de l'histoire.

Dans *Un autre Eden* (Seuil, 2019) il nous entraîne sur les traces de Jack London, remontant aux sources de sa vie. Leurs deux voix se mêlent à celle de Martin, fils disparu de l'auteur, dans un délicat voyage littéraire.

Il y a des mots longtemps inusités qui prennent soudain une épaisseur inattendue. Confinement aura triomphé en ce printemps d'une étrange douceur. Le plus joli, dans le dictionnaire, tient à la fin de l'article ; en biologie : maintien d'un être vivant (animal ou plante) dans un espace restreint et clos. C'est toujours à peu près ça.

Au lieu de venir à Grenoble, j'en suis donc réduit à saluer Stendhal de loin, même si au bout de ma rue je peux apercevoir la petite montagne sainte-Geneviève qu'il avait gravie jadis d'un bon pas. Alors j'ai repris l'essai que je lui avais consacré il y a vingt ans, *Autoportrait sous les arbres*, ce petit livre écrit au galop que Pontalis songeait à republier dans sa collection L'un-et-l'autre quand la mort l'a brusquement emporté. Je l'ai repris, d'une main, pour vérifier que j'avais failli l'intituler *Est-ce que le lecteur a jamais été amoureux fou*, qui est une des dernières phrases de sa *Vie de Henry Brulard*, oui, je l'avais bien noté et ça tombait bien parce que je venais de relire un chapitre de *La semaine sainte d'Aragon* à cause du maréchal Berthier et d'un roman que j'aimerais écrire, si je finis par me décider.

Dans l'autre main, j'ai repris l'opuscule *Mon cousin Stendhal – Notice sur la vie et les ouvrages d'Henri Beyle*, rédigé par son cousin germain, Romain Colomb, qui m'avait servi pour cet *Autoportrait sous les arbres*. À commencer par la façon géniale dont il corrige et réécrit, avec une bonne volonté désarmante, l'incipit magique de la *Vie d'Henry Brulard* : « *Je me trouvais ce matin, 16 octobre 1832, à San Pietro in Montorio, sur le mont Janicule, à Rome, il faisait un soleil magnifique* », devenu tout à trac : « *Vers le milieu du mois d'octobre 1832, Beyle, assis sur les marches de l'église San Pietro in Montorio, contemplait un magnifique coucher de soleil* ». En vrai, nous lui devons beaucoup, au cousin, pour son dévouement, son empathie, et le sérieux au-dessus de tout soupçon qu'il a mis à son entreprise. Et une grande tendresse pour tous les deux m'a à nouveau saisi.

Ce qui m'importe aujourd'hui, c'est *De l'amour*, qui reste de circonstance. Il y écrit : « *J'en reviens toujours aux lois physiques* », il en vend dix sept exemplaires en dix ans, et il n'a pas peur des ellipses. Le cousin est un peu moins enthousiaste bien qu'il concède : « *ici, au moins, ce qu'il pourrait y avoir d'étrange dans le langage, est racheté par de curieuses études* ». Heureusement, une page d'Aragon lui rend justice en le citant : « *on dit que la vieillesse changeant nos organes, nous rend incapables d'aimer ; pour moi, je n'en crois rien* », il est vrai qu'il n'a pas encore quarante ans, et j'aime qu'une note de son manuscrit rapporte cette intuition au vieux couple formé par la pimpante Giuseppa Visconti et le maréchal Berthier.

Par deux fois, au moins, Stendhal aura éprouvé la servitude et la grandeur du confinement. On n'a pas oublié les cinquante deux jours au 8 de la rue Caumartin pour dicter *La Chartreuse de Parme*, c'est un peu ce qui s'appelle tuer le temps. Ni les années de relégation à Civita-Vecchia, où le consulat se réduisait à des listes de marchandises, à des tarifs, à des tampons sur les passeports, et pour s'en échapper il avait loué un appartement à Rome dans le palais Cavalieri à côté du largo Arenula. Mon rêve ces temps-ci.

Longtemps, sa tombe est restée à l'abandon, sous le viaduc du cimetière Montmartre. Trois personnes en tout et pour tout s'étaient rendues à son enterrement. Et quatre le matin du 23 mars 1962, le conservateur du cimetière, le commissaire de police de l'arrondissement, le professeur Victor del Vitto et sa femme, pour ranger « *ce qui restait de Stendhal, le bas de la mâchoire et un tibia, dans une petite boîte* » et le transférer, au soleil et à l'ombre des érables, dans la trentième division. A défaut de venir à Grenoble en avril, je pourrais aller voir là-bas en mai s'il y a encore le rosier en pot sans rose et le pétunia.